



Un portrait de Salvador Minuchin

Entretien :
Salvador Minuchin
et Mony Elkaim

Mony Elkaim

Mon cher Sal, peux-tu me dire comment tu en es venu à t'intéresser au champ de la thérapie familiale ?

Salvador Minuchin

Les questions sociales avaient toujours suscité mon intérêt. Aucun jeune juif argentin ne peut accéder à l'âge adulte sans prendre en compte les problèmes politiques et sociaux, et je faisais partie de cette minorité juive, qui constituait pour moi une famille élargie.

Si bien que les événements politico-sociaux avaient attiré mon attention avant même que je m'intéresse à la thérapie familiale.

Quand je me suis rendu en Israël pour la deuxième fois de ma vie, en 1950, je travaillais comme pédopsychiatre dans une institution baptisée « Youth Alyia » - l'Immigration pour la Jeunesse. Réservé initialement aux jeunes orphelins européens qui avaient survécu à l'Holocauste, cet établissement avait été ouvert, dans un deuxième temps, à des enfants marocains qui avaient été envoyés là par leurs parents : si bien que cette institution s'occupait d'enfants qui avaient été séparés de leurs familles... Or je fus frappé de constater que les enfants appartenant à certains groupes ethniques avaient plus de problèmes d'intégration que d'autres : ainsi, les jeunes immigrants yéménites n'avaient pas

de problème dès la première génération, tandis que les passages à l'acte, la délinquance juvénile, etc., étaient particulièrement répandus chez les enfants marocains. De sorte que ces gestions familiales différentes de la condition d'immigré et des possibilités d'intégration m'ouvrirent les yeux d'un point de vue professionnel en me faisant prendre conscience de l'importance de la famille. Puis, quand je suis rentré aux Etats-Unis, j'ai commencé à travailler avec des familles portoricaines, dans le ghetto.

C'était en quelle année ?

- C'était en 1956
- J'étais resté en Israël entre 1952 et 1954. Et, là encore, j'ai été très intéressé - avant, donc, que je m'oriente vers la thérapie familiale



Salvador Minuchin

proprement dite - par la façon dont les nouveaux immigrants étaient absorbés par les cultures existantes. Je m'occupais de groupes de parents composés pour l'essentiel de mères portoricaines. J'étais thérapeute individuel et j'avais une formation psychanalytique, mais il me semblait aussi que l'individu ne pouvait être appréhendé qu'à l'intérieur d'un contexte social déterminé - j'avais étudié la sociologie et l'anthropologie tout en potassant également la psychodynamique : du temps de mon internat en psychiatrie, j'avais suivi une formation en psychodynamique d'orientation très freudienne au Jewish Board of Guardians. Mais,

quand je me suis retrouvé à la Wiltwyck School for Boys en 1956, il nous a fallu prendre en charge des délinquants juvéniles : nos bureaux se trouvaient au centre même de Harlem, sur la 125^e rue. Bref, je veux dire que j'ai toujours travaillé dans des contextes spécifiques, et même dans des contextes culturels formidablement différents : j'ai donc toujours été très sensible aux différences culturelles

A Wiltwyck, tu travaillais avec qui ?

- Dick Auerswald chapeautait notre groupe au niveau médical. Charlie King était le directeur en titre, et il y avait aussi Braulio Montalvo et Clara Rabinowitz, assistante sociale formée à l'écoute psychanalytique. Et nous n'avons pas eu non plus l'impression de faire une découverte au sens théorique du terme... Nombre de cliniciens en quête de meilleures modalités d'intervention ont vécu la même expérience. Je pense que ce qui a valu pour Ackerman et Whitaker a valu également pour nous - nous non plus, nous ne nous sommes pas orientés vers la thérapie familiale pour des raisons théoriques.

A cette époque, notre formation à la thérapie familiale se limitait à un article de Jackson, en 1957. Nous nous sommes dit à la lecture de ce texte : «Cela tient debout», c'était un vrai : « Ah ! ah ! » d'un point de vue intellectuel.

Mon tout premier livre a été consacré au mouvement des Panthères noires d'Israël, et la version en espagnol de cet ouvrage a été publiée en Argentine par les Ediciones de la Flor. Je m'étais demandé quant à moi pourquoi tant de jeunes marocains immigrés en Israël faisaient si souvent de la prison : nombre d'entre eux arrivés dans ce pays abandonnaient leurs études et viraient à la délinquance, alors que les jeunes issus de

groupes ethniques différents ou établis dans d'autres environnements s'en tiraient bien mieux. Voilà, entre autres motifs, pourquoi j'ai commencé à m'interroger sur le rôle de la famille et l'impact des contextes sociaux. Etant moi-même d'origine marocaine, je savais que ces mêmes enfants n'auraient jamais eu ces problèmes s'ils étaient restés au Maroc : pourquoi diable se comportaient-ils de la sorte en Israël ? En ce qui me concerne, je dirais par conséquent que je me suis tourné vers le champ de la thérapie familiale non seulement à partir de ce questionnement précis, mais aussi parce que je souhaitais comprendre en quoi le contexte social et les problèmes de santé mentale sont reliés. Pour ma part, j'ai commencé à pratiquer la psychiatrie sociale au début des années soixante-dix, époque politiquement très riche dans tous les pays européens. Pour nous autres, tout était politique, et il convient donc de noter que certains d'entre nous se sont dirigés vers ce champ justement parce qu'ils souhaitaient comprendre en quoi les individus et les contextes socioculturels se trouvent interagir.

Mais dis-moi... Comment as-tu rencontré Ackerman ?

- En fait, on se méprend beaucoup à cet égard... Je suis arrivé aux Etats-Unis en 1950 : j'étais encore en Israël pendant la Guerre de Libération, en 1948-49. Puis j'ai voulu devenir psychiatre - j'avais fait déjà un an d'internat en pédiatrie, mais c'était en réalité vers la pédopsychiatrie que je souhaitais me tourner. Bruno Bettelheim avait accepté que je vienne travailler à ses côtés à l'Orthogenetic School de Chicago, mais je venais à peine de débarquer à New York, et la perspective de repartir de cette ville aussitôt après y être arrivé m'a effrayé. Comme tant d'immigrants récents, je suis resté à New York. Et

là, tout à fait par hasard, j'ai suivi un jour un cours de psychiatrie infantile donné par un professeur de la Columbia School of Social Work - je pensais que n'importe qui pouvait y assister, comme en Argentine... Or ce professeur était Ackerman, et il m'a interrogé sur les raisons de ma présence dans sa salle de cours ; et puis, quand je lui ai répondu que j'étais un jeune médecin qui venait d'arriver d'Israël, il m'a permis de rester, juste parce j'étais Israélien. Il dirigeait à l'époque le Council Child Development Center, établissement réservé aux enfants autistiques où il appliquait des méthodes extrêmement novatrices. Par exemple, il filmait déjà (dès 1950 !) les séances et visionnait ensuite ces films pour les étudier - à cette époque, c'était une pratique tout à fait exceptionnelle ! Ackerman m'a beaucoup, beaucoup aidé. En particulier, je lui sais gré de m'avoir permis de participer à ses séances privées de thérapie de groupe : car il faisait toujours venir trois ou quatre personnes extérieures afin de les utiliser comme des sortes de caisses de résonance - il aimait bien inclure des voix de personnes «normales» (de «non-patients») dans ses groupes pour leur demander tout à coup : «Que penses-tu de cela ?», ou encore : «Et toi, jusque-là, qu'est-ce que tu as fait de ton existence ?» Je n'oublie pas non plus à quel point j'étais désargenté. Il m'a souvent invité à dîner chez lui, et je lui en ai toujours été extraordinairement reconnaissant. Comme c'est lui, de même, qui m'a fait obtenir un poste au Jewish Board of Guardians, poste qui m'a permis de travailler dans un internat pour délinquants juvéniles où j'ai pu habiter tout en suivant des cours au Council for Child Development - toutes activités qui ne m'empêchaient pas d'avoir un fonctionnement plutôt amorphe : je venais, j'observais, je participais à quelques réunions, c'était tout. Mais

c'est néanmoins au Council que j'ai rencontré ma future épouse, avec qui je me suis marié avant de repartir pour Israël : nous sommes retournés ensemble en Israël, et c'est seulement après notre retour aux Etats-Unis que j'ai commencé à faire de la thérapie familiale à Wiltwyck.

En 1954, donc ?

- Nous sommes partis des Etats-Unis en 52, et nous y sommes revenus en 54. J'ai dû commencer à pratiquer la thérapie familiale à Wiltwyck aux alentours de 1958 ou 1959, si je me souviens bien.

A cette date, qui d'autre faisait de la thérapie familiale ?

- Sans doute plus de gens que nous ne le pensions sur le moment. Mais nous connaissions bien sûr les noms des membres de l'équipe de Palo Alto : ceux de Virginia Satir, de Bateson, de Haley, de Weakland et de Jackson, surtout. Et puis il y avait également Lyman Wynne, du National Institutes of Mental Health, Bowen, qui nous était encore inconnu, et le trio formé par Lidz, Fleck et Cornelieson, qui officiaient tous les trois à Yale. Ainsi que le groupe constitué par Goolishian, MacGregor et Serrano, dont nous n'avons entendu parler que par la suite.

Le groupe dit de la «thérapie familiale à impacts multiples» ?

- Oui, celui-là même qui était installé à Galveston. Mais c'est plus tard encore, après que Dick Auerswald et moi-même avons



commencé à travailler ensemble et lorsqu'il nous est apparu que nous n'étions absolument pas formés pour faire ce que nous voulions faire, que nous avons décidé de prendre contact avec «ceux qui savaient» : c'est dans ce but que nous nous sommes rendus à Palo Alto - que nous y avons fait notre tout premier séjour.

Événement qui remonterait à quand, en fait ?

- Je le situerais vers le début des années soixante. Une fois parvenus à Palo Alto, nous avons demandé à voir Gregory Bateson, mais Jay Haley nous en a dissuadés en nous affirmant que les séances de Bateson étaient très ennuyeuses, car c'était avant tout un anthropologue qui ne croyait pas en la possibilité de produire du changement : Bateson, nous a-t-il expliqué, se contentait de prendre des notes en vue d'études ultérieures... Si bien que nous sommes allés observer Virginia Satir pendant l'un de ses cours de formation, et nous avons participé à deux ou trois réunions où elle a joué un rôle particulièrement spectaculaire - c'était une femme très sexy, une véritable incarnation de la Terre Mère, et ce fut notre premier contact réel avec un thérapeute familial. Avec Jay, je crois bien que nous avons simplement bavardé : en fait, jusqu'à ce jour, il me semble que je n'ai jamais vu Jay faire des thérapies.

Tu veux dire directement et sans intermédiaire ? Aurait-il toujours travaillé derrière un miroir sans tain ?

- Il travaille toujours en tant que superviseur, mais, à l'époque, il faisait de la recherche. Quoi qu'il en soit, nous sommes allés à Yale parce que les membres du groupe de Lidz avaient écrit deux articles fort intéressants sur la schismogénèse dans les familles comportant des schizophrènes. Mais nous avons découvert qu'ils n'avaient jamais pratiqué la thérapie

familiale : leurs articles étaient fondés uniquement sur des séances individuelles incluant tel ou tel membre de tel ou tel groupe familial et s'efforçaient de théoriser globalement à partir de ce dispositif individuel.

Après quoi nous sommes allés consulter Lyman Wynne, qui était analyste. Il pratiquait une forme de thérapie focalisée sur le patient identifié, inclus dans son environnement familial. C'était aussi alors l'approche d'Ackerman, ainsi, me semble-t-il, que celle de Bowen et de Whitaker, bien que nous ne les ayons vus que plus tard. Beaucoup de bons cliniciens désireux d'améliorer leur technique ont décidé durant ces années d'ouvrir leurs séances à un nombre croissant de personnes, mais leur conception de l'individu n'en avait pas évolué pour autant. Chaque groupe adoptait et perfectionnait un type de thérapie qui lui était idiosyncrasique, nous travaillions chacun dans notre coin sans apprendre encore les uns des autres.

Et toi, à cette même époque, en quoi consistait ton travail ?

- Notre travail à Wiltwyck était sans équivalent, car, à cette époque, l'idée de travailler avec les familles des quartiers très défavorisés semblait absolument insensée. D'autres thérapeutes familiaux s'occupaient de deux genres de populations : Murray Bowen et Lyman Wynne travaillaient avec des psychotiques hospitalisés ; et Carl Whitaker travaillait aussi avec familles incluant des patients psychotiques, mais cette population n'était pas hospitalisée.

En décidant de concentrer nos efforts sur des familles très pauvres, nous sommes attelés à une tâche supposée impossible - avec les familles pauvres, croyait-on alors, il n'est pas question de faire de la psychothérapie : on peut faire de l'assistance sociale, et puis c'est tout !

Mais notre orientation sociale était très forte, et nous étions tous décidés à bien faire : nous voulions donner le meilleur de nous-mêmes. J'aurais tendance à penser aujourd'hui que nous étions trop volontaristes et autoritaires, mais nous étions persuadés qu'il est possible d'agir sur la société en travaillant avec une population de cette espèce - et nous avons réussi.

Que s'est-il passé ensuite ? Je veux dire : comment toi, Jay et les autres avez-vous commencé à exercer à la Child Guidance Clinic de Philadelphie ?

- Mon livre intitulé *Families of the Slums I* découlait de l'expérience de Wiltwyck. Il avait été publié par Basic Books dans leur collection d'anthropologie, et il fut tenu pour d'autant plus important qu'il parlait d'une population considérée jusque-là comme inaccessible. Or c'est grâce à cet ouvrage que l'Université de Pennsylvanie m'a offert une chaire professorale en pédopsychiatrie. Cette proposition m'a surpris, car Mickey Stunkard dirigeait le département de psychiatrie infantile, et tout ce secteur était extrêmement influencé par le behaviourisme ; mais la Child Guidance Clinic se dressait au milieu des taudis de Philadelphie, et ils tenaient absolument à ce que je prenne la direction de cet établissement destiné à une clientèle misérable et «multi-assistée». Si bien que je suis

devenu en même temps directeur de cet établissement, professeur de pédopsychiatrie à l'Université de Pennsylvanie, et directeur des services psychiatriques du Children's Hospital de Philadelphie : j'ai occupé, tout à coup, une position très, très puissante, et ce fut vraiment pour moi un immense bond en avant. Jamais encore je n'avais déteu le moindre pouvoir universitaire, jamais, jusque-là, il ne m'avait fallu apprendre à louvoyer dans ces milieux - mais cela, même aujourd'hui, je ne l'ai toujours pas appris.

La Child Guidance Clinic avait été initialement dirigée par Frederick Allen : Allen était le premier des grands pédopsychiatres américains, et la Clinic était restée sa clinique jusqu'à sa mort. Puis Rosen l'avait remplacé, et les dispositifs qu'il avait mis en place étaient tout à fait traditionnels : les enfants étaient reçus par les psychiatres, les mères par les travailleurs sociaux - la division habituelle du travail, quoi. Si bien que, quand j'ai été nommé directeur à mon tour, tout a été d'abord très difficile, car j'étais un vrai zélateur : le personnel était totalement orienté vers l'enfant, et, moi, j'estimais que le traitement devait impérativement impliquer l'ensemble de la famille. Il m'a donc fallu cinq ans pour que je réussisse à introduire de nouvelles méthodes de travail... J'ai d'abord persuadé Braulio Montalvo, avec qui j'avais collaboré précédemment à Wiltwyck, de se joindre à moi, et l'aide qu'il m'a fournie m'a été des plus précieuses ; de même que je me suis assuré la collaboration de Charles Malone, pédopsychiatre de Boston qui avait écrit un livre sur la prise en charge des enfants issus de familles très démunies. Voilà comment tout a commencé - bien avant que la Child Guidance Clinic ne finisse par devenir le plus grand centre de guidance infantile de tous les Etats-Unis. Mais, au tout début, notre équipe ne comprenait que dix personnes, et ce maigre effectif

avait presque fondu de moitié au bout d'un an : sur ces dix personnes, quatre, dont trois psychiatres, étaient parties dès la première année.

Les relations que j'entretenais avec l'université étaient des plus intéressantes. J'avais un budget séparé, et j'ai donc pu créer une organisation autonome ; mais je n'avais guère de contacts avec le département de psychiatrie, et mon influence dans ce secteur était nulle. Je pense aujourd'hui que c'était une mauvaise stratégie : sans doute ai-je sous-estimé l'importance de l'impact que j'aurais pu avoir sur ce département.

Mais je voulais à tout prix créer une organisation dans laquelle «l'enfant intégré à son contexte familial» serait au centre de toutes nos activités,

et cette tâche mobilisa toute mon énergie. Les services réservés aux patients hospitalisés, l'hôpital de jour, les consultations externes, les séminaires incluant des pédiatres, la crèche thérapeutique, les programmes d'action extra-hospitalière... tout cela finit en effet par être orienté vers la famille, ainsi que je l'avais souhaité. Et cette évolution s'accompagna également de divers changements structurels : par exemple, il fut décidé que les familles seraient reçues indifféremment par nos travailleurs sociaux, nos psychologues et nos psychiatres, les membres de ces professions pouvant tous s'occuper de n'importe quel cas - ce qui n'allait pas, d'ailleurs, sans soulever quelques problèmes, cette unification des pratiques n'empêchant pas les différences de salaires de subsister. Nous avons commencé aussi à dispenser des cours de formation à la thérapie familiale, qui était de mieux en mieux acceptée. Et nous avons donc vu arriver des étudiants

*Autoportrait et
Szulim Mandelbaum
Stéphane Mandelbaum
1980*



de tous les pays : toi-même, Andolfi, Compemolle, beaucoup d'Israéliens. Nous avons des professeurs merveilleux : Jay Haley, Braulio Montalvo, Peggy Papp, Marianne Walters, Virginia Goldner. C'est ainsi qu'une foule de gens sont passés par notre centre.

Comment Jay Haley s'est-il retrouvé à la Child Guidance Clinic ?

- Tout ça se déroulait au début des années soixante, à l'époque de la Guerre contre la Pauvreté, et les subventions abondaient. Dick Auerswald m'ayant indiqué que Jay voulait bouger, je me suis rendu spécialement à Palo Alto pour lui demander de me rejoindre à Philadelphie : sachant que ses activités à Palo Alto étaient beaucoup plus axées sur la recherche que sur le travail clinique proprement dit, je lui ai proposé de venir à Philadelphie en lui spécifiant qu'il serait libre d'y faire tout ce qu'il voudrait. Acquiesçant, Jay a d'abord observé des séances sans prendre aucune initiative - ça faisait partie du marché que nous avions conclu. Puis il s'est remis au boulot, mais plus dans la recherche - il a fait de la formation.

Et nous avons lancé ensemble plusieurs programmes qui se sont révélés tout à fait passionnants. L'un des plus intéressants consista à recruter et à former des individus qui n'avaient initialement rien à voir avec la psychothérapie : pendant six ou sept ans, nous avons formé des paraprofessionnels recrutés dans les parages immédiats de la Child Guidance Clinic. Quelquesuns avaient le bac, d'autres non, mais nous leur avons fait suivre à tous, pendant deux ans et à temps complet, un programme de formation à la thérapie familiale, et ils ont tous été rétribués durant ces deux années. Je crois bien que c'est à cette époque que nous avons le plus appris ; comme je pense aussi que c'est dans ces circonstances que les talents de superviseur de Jay se sont développés : car chaque

séance s'accompagnait d'une supervision en direct.

C'était à la fin des années soixante ou au début des années soixante-dix. A cette époque, je formais moi aussi des paraprofessionnels à New York : j'avais créé le Lincoln Family Therapy Training Program pour les paraprofessionnels et les psychiatres du Lincoln Hospital. Je travaillais en même temps à l'Albert Einstein College of Medicine, où Andolfi me rejoindrait un an plus tard ; et Zwerling, lui, formait des psychiatres sociaux au Bronx State Hospital. J'ai commencé à faire de la psychiatrie sociale et communautaire en tant que fellow à l'Albert Einstein College of Medicine, puis je suis devenu directeur du Motthaven Mental Health Center. Et, au début des années soixante-dix, j'ai organisé un colloque à New York sur le thème de la formation des psychothérapeutes destinés à exercer dans les ghettos urbains ; ce colloque était patronné par l'Albert Einstein College of Medicine, et il s'est tenu dans les bâtiments du Bronx State Hospital : Jay Haley et Marianne Walters s'y étaient rendus avec deux de tes étudiants, Unterbarger avait fait le déplacement depuis Chicago, et Al Schefflen était présent également - j'en ai gardé un excellent souvenir. Mais dis moi... Jusque-là, nous avons très peu parlé de théorie. Après coup, estimes-tu qu'Ackerman a influé sur tes théories ?

- Il ne les a aucunement influencées.

Et penses-tu avoir évolué parce que ta propre pratique s'est modifiée, ou parce que tu as été influencé par les idées d'autres personnes ?

- J'ai suivi une formation d'analyste au William Alanson White Institute, qui était très sullivanien. Comme tu le sais, Sullivan était le père de la

psychiatrie interpersonnelle, et l'un de ses derniers livres prônait la création d'une psychiatrie écologique et à visage humain. J'avais lu aussi Eric Fromm et d'autres thérapeutes socialement engagés, et il me semble évident que ma pensée a été fortement influencée par leurs œuvres, tout comme j'ai été marqué également, dans le secteur extrapsychiatrique, par les idées politiques des penseurs socialistes. Mais la forme de thérapie que j'ai pratiquée au début de ma carrière n'était pas très théorique. Quelqu'un m'a dit naguère que j'avais su « penser d'une manière systémique » et j'ai été ravi d'entendre cela, mais je ne vois pas très bien à quoi cette personne faisait allusion.

Il est probable qu'énormément de thérapeutes familiaux ont suivi au début un trajet similaire. Concernant Ackerman, par exemple, je suis convaincu qu'il est passé d'une orientation psychanalytique à la thérapie familiale sans comprendre que ce vers quoi il s'orientait était conceptuellement très différent de la psychanalyse.

Nous avons commencé par avoir une pratique d'un genre différent ; puis nous avons dû conceptualiser ce que nous faisons, et c'est ainsi que notre théorie est apparue...

Tu vois, ça ne ressemble pas du tout à ce qui s'est produit à Palo Alto. Là-bas, la théorie a été imposée à la pratique par des gens qui n'étaient vraiment pas des praticiens : ni Bateson, ni Haley, ni Weakland n'étaient des cliniciens. Weakland était un anthropologue spécialiste des films chinois, Jay avait une maîtrise de bibliothécaire documentaliste, et Bateson était anthropologue : ils s'intéressaient tous les trois à la théorie de la communication, mais pas au travail clinique. Sur la côte est, en revanche, nous avons commencé par faire des choses qui nous intéressaient, et la théorie, chez nous, s'est développée a posteriori - mon concept de « thérapie familiale

structurale», en particulier, m'est venu à l'esprit et s'est étayé pendant que je lisais Levi-Strauss et Talcott Parsons. Nous disposions déjà d'un ensemble de travaux qui existaient indépendamment de toute théorie - et nous avons voulu nous fabriquer une sorte de parapluie théorique...

Sal, pourquoi as-tu appelé ton approche «thérapie familiale structurale» ?

- Parce que j'étais en train de lire Levi-Strauss, qui parle justement de «structures profondes».

Parce que le mouvement structuraliste s'appliquait à repérer des «structures» communes dans des champs aussi divers que l'inconscient, la linguistique, l'anthropologie, etc. Toi, donc, tu as repris ce terme et tu l'as utilisé à ta façon ?

ma conception de la structure était beaucoup plus médicale que structurale.

- Oui. Je pense que, en réalité, ce terme s'est associé dans mon esprit à ce que je savais des structures corporelles : il m'a renvoyé au fait qu'il existe dans le corps humain des structures qui tout à la fois autorisent certaines actions et imposent des contraintes ; et il est donc devenu chez moi une métaphore qui m'a permis de parler de certaines configurations.

A quel genre de structures biologiques songeais-tu, précisément ?

- Oh, aux os. Je pense que je voulais dire que les fonctions sont limitées par des structures sous-jacentes, mais qu'elles sont également impossibles sans ces mêmes structures. Aujourd'hui, j'aime beaucoup parler des fleurs : quand tu tiens une fleur dans ta main, ton geste est organisé par tes os, tes muscles et tes nerfs ; mais, en même temps, ce que tu fais de cette fleur dépend de la relation qui existe entre toi-même et la

personne à qui tu veux la donner - car il existe aussi un contenu émotionnel qui incite à ce don.

C'est extrêmement important. Tu veux donc dire que les familles ont une structure sous-jacente qui, tout à la fois, leur impose des limites et leur facilite certaines choses, exactement comme un bras comprend un os qui lui permet certaines actions et lui en interdit d'autres ; mais que les structures familiales doivent être aussi renforcées de différentes façons afin que des fonctions différentes puissent être exercées.

- C'est évident. D'un côté, on le sait, les familles sont contraintes par les organisations sociales ; de l'autre, elles contraignent ces mêmes organisations.

Voilà un point très intéressant. Donc, ce que tu es en train de me dire, si je comprends bien, c'est : «J'ai peut-être trouvé ce mot chez Levi-Strauss, mais, à mes yeux, la structure était plutôt une métaphore aux connotations médicales.» C'est bien cela ?

- Tout à fait.

Et que s'est-il passé quand tu as abandonné la direction de la Child Guidance Clinic ? Tu y avais travaillé pendant une vingtaine d'années ?



- A peu près. Jay, Montalvo et moi-même étions les principaux catalyseurs de nos recherches théoriques. Quand je suis parti, ils ont organisé une petite fête au cours de laquelle une saynète a été jouée : Jay Haley a interprété le rôle de Spock, Braulio celui de Bones, et moi j'étais le capitaine Kirk. Voilà un peu à quoi ressemblait notre trio².

Insinuerais-tu que vous êtes allés là où aucun homme ne s'était jamais aventuré avant vous ? Que vous avez ouvert de nouvelles frontières à l'humanité ?

- Eh bien, je ne filerais pas cette métaphore aussi loin. Non, je veux dire simplement que notre équipe fonctionnait sur ce modèle - il y avait des conflits, mais ils débouchaient sur une unification.

Moi, ce qui me frappe dans cette métaphore, c'est surtout l'aspect explorateur de votre aventure. Vous étiez un groupe de gens séparés par des différences ; mais vous avez quand même exploré, créé, fait de nouvelles découvertes.

- Oui. Tout le monde s'est imaginé que Braulio n'était qu'une sorte de bon Samaritain toujours prêt à apporter son soutien aux autres, toujours prêt à répondre aux sollicitations extérieures. Mais c'est une image qui le dévalorise, car il a exercé une influence fantastique sur notre pensée... Moi, j'étais le directeur, et j'ai donc créé. J'adorais cela, car ce poste me permettait de mettre mes idées à exécution : nous lançons un projet nouveau tous les cinq ou six ans, et je m'y investissais totalement. A un moment donné, par exemple, notre personnel a compté quatre cents personnes, ce qui est vraiment considérable, et, dans cette masse de gens, il y en avait toujours qui brûlaient de se lancer dans de nouvelles explorations. Je pense à notre travail sur les troubles psychosomatiques³, en particulier : il fut aussi fascinant

qu'inferral, car beaucoup de diabétiques tombaient dans le coma après les séances... Mais nous étions formidablement soutenus : avec les pédiatres, nous formions un groupe très puissant, très cohérent - oui, ces pédiatres étaient vraiment très, très bons.

Tu as formé Harry Aponte. D'où venait-il ?

- De Menninger. Je suis allé à Menninger et je l'en ai ramené. C'était un travailleur social qui avait à la base des orientations psychanalytiques, mais il s'intéressait beaucoup aux problèmes socio-économiques ; si bien qu'il ne s'est pas borné à faire du travail social : il a évolué.

Une fois parti de la Child Guidance Clinic, qu'as-tu fait ?

- J'ai pris ma retraite.

En théorie !

- Je suis allé écrire des pièces de théâtre en Angleterre. Ma femme jouait du hautbois, j'écrivais mes pièces, ce fut une année merveilleuse. Puis nous avons décidé de revenir travailler à New York.

A l'heure actuelle, je dispose d'un petit local que j'adore : c'est un tout petit endroit où huit à dix personnes, toutes employées à temps partiel, conçoivent des programmes qui visent à induire des changements concrets. Par exemple, nous avons travaillé pendant sept ans sur le système de placement familial des enfants en bas âge, afin de créer un modèle qui réponde mieux aux besoins des familles biologiques ; nous avons rédigé un manuel qui a été distribué dans tous les Etats-Unis, et nous avons été engagés comme consultants par plusieurs Etats qui souhaitent changer leurs systèmes de placement familial.

Aujourd'hui, nous planchons sur le fonctionnement des hôpitaux psychiatriques pour enfants à la demande des services de santé mentale de l'Etat de New York, et nous travaillons aussi pour une agence d'aide aux sans abri. Bref, je

m'occupe de nouveau de problèmes afférents à la protection de l'enfance, comme il y a trente ans - sauf que désormais je ne me contente plus de travailler à l'intérieur des institutions : je crée des modèles qui visent à les changer.

Qu'as-tu appris durant toutes ces années ? Quel est pour toi l'enseignement le plus important ?

- Eh bien, mes occupations actuelles m'ont fait découvrir que la thérapie familiale ne peut guère provoquer que des changements minimes. Je pense de plus en plus que nous ne sommes pas un outil important de changement social, et que,

si nous voulons faire bouger les groupes plus large, qui servent de contexte à la famille, il faut impérativement que nous mettions au point de nouveaux outils de travail

Nous pouvons écrire des livres, nous pouvons discuter entre collègues, etc., mais, quand je parle de politique sociale avec des décideurs, je constate que ce sont toujours ces responsables qui mènent la discussion. Je crois donc avoir appris, à tout le moins, que les thérapeutes familiaux préoccupés par le changement social ne devraient pas se contenter de dire comme ils le font : « Nous devons pratiquer une forme de thérapie familiale qui reflète les problèmes sociaux du moment », car il importe de comprendre que les problèmes idéologiques globaux ne se traduisent pas directement en une donnée assimilable par les groupes plus petits - là encore, des outils différents sont indispensables.

Quand nous avons lancé les « Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de

réseaux », notre revue de thérapie familiale, en 1979, nous avons souligné, entre autres, que les changements micro-sociaux sont inséparables des changements macro-sociaux, et inversement. Nous estimions, autrement dit, qu'il est impossible de provoquer un changement en tentant de l'induire seulement du sommet vers la base ou de la base vers le sommet, mais qu'il faut toujours agir en même temps sur ces deux niveaux à la fois, en appréhendant le micro- et le macro-social dans leur interrelation. Tu es en train de me dire maintenant que c'est en travaillant avec des organismes officiels que tu penses avoir une meilleure chance de susciter des changements futurs ?

Seulement parce que nous élaborons des outils qui ne sont pas ceux des thérapeutes familiaux. Avant qu'il ne soit élu à la vice présidence, le sénateur Gore a participé à un colloque organisé dans le Tennessee ; ce colloque devant se tenir un week-end où je m'étais moi-même engagé à enseigner dans le Montana, je me suis immédiatement libéré de mes obligations sitôt que j'y ai été invité, car cette occasion de me lier au sénateur Gore me semblait potentiellement très prometteuse en termes de production de changement. Theodora Ooms ne se comporte pas différemment : c'est la directrice du Family Input Seminar, qui est une branche de l'American Association of Marriage and Family Therapy, et eux, ils font pression sans arrêt sur les membres du Congrès, ils briefent sans cesse les assistants parlementaires sur l'importance de la famille, sur la signification de la perte dans la famille, etc. Cela veut dire que nous commençons aujourd'hui à réutiliser nos connaissances de cliniciens dans la sphère politique - mais c'est une démarche qui suppose que l'on change d'outils !

Parmi tous les gens que tu as côtoyés dans l'exercice de ton métier, lesquels t'ont le plus impressionné ?

- Bien que je ne l'aie pas connu personnellement, Milton Erickson a eu une influence manifeste sur mon travail. Mes meilleurs étudiants allaient le voir, et puis ils revenaient me parler de lui ; moi, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, une semaine avant sa mort, mais c'était un personnage mythique, et l'impact qu'il a exercé sur mon équipe a eu également un aspect mythique. Par ailleurs, j'ai été marqué aussi par des auteurs qui n'avaient rien à voir avec la thérapie familiale : Borges, notamment, occupe une place prépondérante dans mes écrits et ma pensée.

Quoi précisément, dans l'œuvre de Borges ?

- Eh bien, j'adore son style. Comme lui, il me plaît d'imaginer que les événements se produisent simultanément sur des plans différents, de sorte qu'il serait possible de suivre deux routes en même temps. La logique de ses absurdités est capitale... Or, vois-tu, quand on atteint mon âge, l'absurde devient beaucoup plus important qu'auparavant, et Borges a l'art de rendre l'absurde crédible. J'ai changé : autrefois, je faisais partie de ces thérapeutes qui cherchent toujours la confrontation, mais, aujourd'hui, mes interventions sont beaucoup plus douces, car mon âge m'a conféré un pouvoir. Et je n'hésite pas non plus à me servir de cet âge : je me glisse dans la peau du vieux sage qui descend de sa montagne pour proférer des vérités absolues ; et ensuite, je tempère cette position en jouant sur l'humour ou l'absurde.

Quand j'ai commencé à recevoir des familles, je ne savais même pas que la thérapie familiale existait : j'ai reçu des familles avant d'adhérer à une théorie quelconque. Mais j'avais été très

marqué par la nouvelle de Ray Bradbury intitulée «Chroniques martiennes.»

Dans ce texte, un Martien qui change de forme pour répondre aux désirs des humains prend un jour l'aspect de Tom, petit garçon perdu jadis par un vieux couple : le vieil homme et son épouse savent très bien que l'enfant qui se présente à eux n'est pas leur vrai fils, mais ils sont néanmoins si heureux de cette apparition qu'ils feignent de croire qu'ils ont retrouvé leur fils disparu. Puis ils emmènent ce faux Tom à la ville, et celui-ci, telle une cire molle modelée par les exigences de chacun, prend alors mille visages : il devient simultanément un père, une épouse, un enfant, etc. Après quoi le petit Martien meurt, déchiré par ces désirs contradictoires et incapable de créer un espace intermédiaire entre tous ces désirs et lui-même... Quand j'ai commencé à faire de la thérapie familiale, c'était un peu comme cela que je voyais les enfants : eux aussi, me disais-je souvent en repensant à cette nouvelle, sont des êtres déchirés par des désirs contradictoires.

Et j'ai été beaucoup aidé également par le roman d'Adolfo Bioy Casares intitulé L'invention de Morel. C'est une histoire magnifique qui traite de plusieurs thèmes à la fois : dans un premier temps, un savant réfugié sur une île fixe à jamais l'image de ses amis dans un film parfait - en trois dimensions, olfactif, tactile et thermique aussi bien que visuel, etc. ; tous meurent à l'issue du tournage, puis un homme arrive sur cette île et voit ce film, et il tombe si amoureux de l'une des

femmes immortalisées qu'il décide de se filmer à son tour à ses côtés, sachant très bien qu'il paiera ce geste de sa vie, mais préférant mener une existence inauthentique dans un univers factice plutôt de que vivre sans la femme aimée. Bref, les récits fantastiques et les romans de science-fiction m'ont été très utiles au début de ma carrière : j'avais lu et relu, par exemple, la nouvelle de Borges «Tlön Uqbar Orbis Tertius » qui parle d'un monde où les choses et les gens n'existent que pour autant que l'on s'en souviennent. Je suis heureux de constater que nous avons le même genre de références... Qui d'autre t'a influencé ?

- Eh bien, Pinter, pour ce qui est du théâtre. Et les auteurs de science-fiction, également, car je les ai beaucoup lus. Je me souviens notamment d'un livre prodigieux qui met en scène un groupe de cinq individus : l'un déplace des objets avec son esprit, l'autre est télépathe, etc., en un sens, ce sont tous des spécialistes, et ils forment une sorte de réseau. C'est une histoire qui me fait penser à la thérapie familiale.

Elle a été écrite par Sturgeon, non ? C'est un roman splendide sur l'importance d'une gestalt, sur la manière dont un ensemble possède des propriétés de loin supérieures à celles de ses constituants. Sturgeon écrit formidablement bien.

- Mais je lis aussi de la littérature. J'ai lu Foucault et j'ai toujours pensé que j'avais presque pigé ce qu'il voulait dire, bien que ce ne fût pas le cas ; et j'ai lu également Derrida, sans rien y comprendre. J'ai essayé de lire tous ces gens, mais ils ne m'ont pas véritablement influencé... Parmi les psychologues, l'œuvre de Jérôme Bruner a certes été importante pour moi en cela qu'elle m'a montré que les récits peuvent être traités comme des

constructions. Mais je ne me tiens pas pour un thérapeute familial structural au sens où l'entendent les gens qui me lisent : ils m'intègrent au courant dit de la thérapie familiale structurale, alors que je me vois plutôt comme quelqu'un qui a intégré en lui des personnes précises. C'est en ce sens que je reconnais avoir été beaucoup influencé par Jay Haley, et plus encore par Carl Whitaker.

En quoi Carl a-t-il influé sur toi ?

- Par sa capacité à concilier spontanéité et planification. Il prétend toujours agir spontanément, mais je l'ai étudié pendant de nombreuses années, et je sais que sa spontanéité est stratégique : en réalité, il sait toujours très bien où il va. La facilité et le plaisir avec lesquels il peut se laisser aller à proférer des absurdités m'ont toujours fasciné, et j'ai donc parfois l'impression de l'imiter quand j'agis de même : je reconnais en moi des traits dont je sais qu'ils viennent de lui. Mais je suis essentiellement talmudiste, et Carl est hassidiste.

Les talmudistes penchent plutôt vers la raison, alors que les hassidiques s'intéressent davantage au cœur et au sentiment. Mais, à certains égards, Carl a aussi une approche structurale : d'un côté, il amplifie les règles dysfonctionnelles, il élève méthodiquement des tours de Pise insensées qui finissent tôt ou tard par s'effondrer ; de l'autre, il crée des chimériques alliances

transgénérationnelles pour mieux tracer des frontières entre les membres de la famille d'une part, et entre la famille et lui-même d'autre part.

- Et c'est mon ami, et je l'aime, et il m'aime. Tout cela s'est mis en place au fil des années, mais, plus ça va, plus je le copie facilement.

Que dois-tu à Jay ?

- La précision. L'aptitude à se fixer un but sans connaître les étapes qui permettront de l'atteindre, mais en ayant quand même des objectifs clairs et nets.

En France, ceux qui ont lu tes livres disent souvent que tu leur as inculqué l'importance des objectifs : ils remarquent que tu précises toujours où tu te trouves et où tu comptes aller. Mais ils soulignent également que la démarche de Minuchin, la manière dont il prend en compte les difficultés familiales en vue de produire du changement... ils disent que tout cela n'est pas théorique - que c'est une façon de faire qui est en toi, un point c'est tout.

- Ce qu'ils devraient surtout se dire, c'est que personne, jamais, ne peut savoir ce qu'il fera après le premier pas. Seul le premier pas peut être imaginé à l'avance : l'organisation du suivant dépend de la réaction au premier. Or j'apprends justement à mes étudiants à oser sauter dans l'inconnu - à se dire : «Bon, je ne sais pas où je vais, mais j'y vais malgré tout.» Pour moi, il importe avant tout d'être ouvert à ce qui se produira au cours du voyage - mais on ne sait jamais où on va.

Une dernière question, mon cher Sal. Comment vois-tu l'avenir de la thérapie familiale ?

- Je crois qu'elle se portera mieux demain qu'aujourd'hui.

Pourrais-tu être un peu plus précis, s'il te plaît ?

- Je pense que la thérapie familiale évolue. Comme toutes les approches interventionnistes, elle a bifurqué en des points différents de son parcours, à divers moments historiques. Aujourd'hui la rencontre avec le constructivisme constitue l'un de ces moments historiques : l'irruption de ce mouvement dans le champ de la thérapie familiale provoque des vagues certaines, et quelque chose est indéniablement en train de se passer... Mais, malheureusement, le mouvement constructiviste est très limité en tant que tel : à mon avis, il ne paraît puissant que parce qu'il fait partie d'un mouvement philosophique plus vaste qui a sa propre logique. Comme le mouvement féministe, il est inclus dans un mouvement social plus large qui a sa logique ; mais son irruption dans la thérapie familiale entraîne tout à la fois une expansion et une déformation de notre champ.

Pour ma part, j'ai l'impression que certains thérapeutes américains ou australiens n'appréhendent pas du tout le constructivisme comme je le vois moi-même ou comme l'approchent certains thérapeutes européens. A mes yeux, en effet, soutenir que la réalité est construite ne revient pas à dire que le réel est un mot vide de sens ou que les systèmes ou les fonctions n'existent pas. Il est évident, par exemple, qu'un sentiment comme l'amour ne se réduit pas à ses aspects fonctionnels, mais cela n'implique pas pour autant que nos expériences ne sont pas susceptibles d'être analysées en termes de leur fonction ou de leur signification. Au cours de ces dernières années, je me suis donc beaucoup intéressé au fonctionnement des constructions de la réalité des divers membres des systèmes thérapeutiques : si on la conçoit ainsi, l'idée de construction n'est plus incompatible avec le concept de systèmes ou la notion de réalité.

1. Salvador Minuchin, *Families of the slums*, Basic Books.
2. Minuchin fait référence aux personnages de «Star Trek», feuilleton télévisé américain, décrivant les aventures de l'équipage du vaisseau spatial «Enterprise».
3. Salvador Minuchin & coll., *Anorexia Nervosa in context*, Cf. *Psychosomatic Families*. Harvard University Press (1978).
4. Joël Elizur ad Salvador Minuchin, *Institutionalizing Madness*, Basic Books (1952).
5. Jay Haley, *Milton H. Erickson, un thérapeute hors du commun*. EPI (1973).
6. Ray Bradbury, *Les chroniques martiennes*, Paris, Ed. Denoël (Présence du Futur), 1955 (Ndt).
7. Adolfo Bioy Casares, *L'invention de Morel*, Paris, Ed. Robert Laffont, 1989 (Ndt)
8. J.L. Borges, *Tlon Upbar Orbis Tertius*, in *Fictions*, Paris, Gallimard (Folio), 1957 et 1965 (Ndt)
9. Theodore Sturgeon, *Les plus qu'humains*, Paris, Ed. J'ai Lu, 1977.